

PENTECÔTE LITTÉRAIRE

l'écriture et la foi

Patrick Kéchichian

François Angelier
Bloy ou la fureur du Juste
Points, « Sagesses »

François Cassingena-Trevedy
Étincelles IV. Le couvre-feu
Ad Solem

■ L'interiorité, la conscience, sont les lieux où un sens est cherché, parfois donné, à l'existence. Et ce sens peut, à la lumière d'une conversion par exemple, devenir religieux. Traduisant une grâce, le sens en question se coule alors dans un moule qui, paradoxalement, libère, intensifie et amplifie au-delà du visible l'existence de celui qui le reçoit. Dans le cas du christianisme qui nous occupera seul ici, la Révélation passe de l'événement universel à l'événement personnel, les deux dimensions étant chevillées l'une à l'autre, inséparables. Dans cette même conscience, des phrases s'élaborent, des idées s'articulent, des images naissent. Directement attachée à sa conviction, la littérature devient, pour l'homme de foi, un mode d'expression – et aussi de divulgation et de transmission, d'explication et de défense, de polémique ou d'apologie. En cette matière, écrire c'est donc témoigner, le plus adéquatement possible, à la hauteur, y compris esthétique, du Sujet traité. Dieu.

REGARD ARDENT

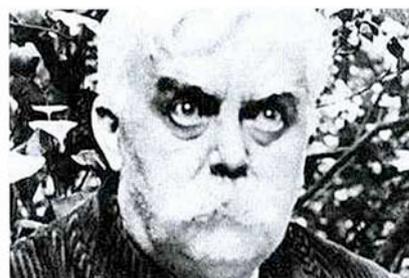
L'histoire littéraire a toujours réservé un large chapitre à la religion. De même, la foi vécue, éprouvée et pensée, a trouvé dans la littérature un vecteur privilégié. Pour la fin du 19^e siècle, Leon Bloy est une figure majeure et attachante du *dispositif* catholique – pensée, sensibilité, doctrine, politique – à une époque et dans un contexte spécifiques : en gros, de la guerre de 1870 à celle de 1914. Majeure mais non centrale. Bloy cultiva son ardent particularisme en l'orientant, avec une sorte de frénésie bien réfléchie, vers une défense et illustration du catholicisme. Du catholicisme tel qu'il l'entendait et le comprenait, c'est-à-dire fort peu consensuel ou institutionnel. Un catholicisme accompagné de bruit et de fureur, d'imprecations et de larmes, dans un contexte hostile. Alors que la religion avait pu être, pour d'autres, un facteur d'ordre et de mesure, elle était pour lui un feu ardent,

Pascal Quignard
Sur l'idée d'une communauté de solitaires
Arlea

devastateur – y compris, en certaines circonstances, de sa propre vie. L'exaltation de la souffrance, toujours rapportée à celle du Christ, fut, chez lui, une constante, que l'on aurait grand tort de ranger, sans plus d'examen, dans la catégorie des pathologies religieuses ou des fougades sectaires. « Le chrétien sans souffrance est un pèlerin sans boussole. Il n'arrivera jamais au Calvaire », écrivait-il. Et aussi : « Prier, attendre et souffrir telle est la vie du chrétien ». Pour Bloy, écrire ne diminue pas la portée de ces trois verbes mais leur donne une lisibilité et une visibilité surnaturelles.

François Angelier connaît à la perfection le texte bloyen, et son contexte. Son petit essai est une remarquable synthèse de ce qui relie ensemble la vie, la pensée et l'écriture du flamboyant écrivain. D'une certaine manière, tous ces éléments se trouvent rassemblés dans le regard ardent, furieux, du vieux Leon en veste de velours dont la photo orne la couverture du livre. « L'écrit sort du croire comme le feu du volcan », souligne Angelier, qui ajoute : « La foi semble offrir à Bloy sa langue propre en une singulière forme de Pentecôte littéraire. » Rappelons que Bloy attendait fiévreusement l'établissement universel du Troisième Règne, celui du Saint-Esprit, après ceux du Père et du Fils.

La question d'une priorité entre la foi et la littérature, ne se pose donc pas. Bloy est écrivain *parce qu'il croit*. Un lien profond attache ensemble ce croire et l'écriture, style autant qu'imagination, qui en procède. Quant au Sujet de cette croyance, Dieu, ce n'en est pas un parmi d'autres. C'est le seul qui vaille, qui mérite littérature. Cet exclusivisme est le contraire d'une limite puisque à travers l'Unique, loupe et télescope, on peut regarder autrement, avec une ampleur inédite, mais aussi avec cohérence, le temps et l'espace, l'histoire et la géographie, Marie-Antoinette et Christophe Colomb, ou la Vierge qui pleure sur la montagne de la Salette, ou encore ses contemporains – que Bloy écrivait sans retenue.

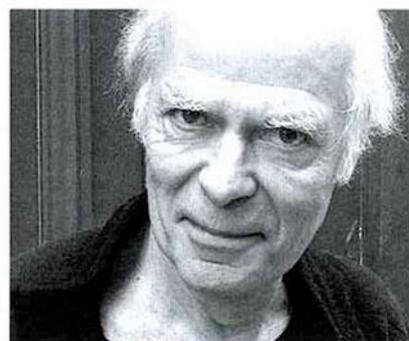


Leon Bloy (Ph. DR)

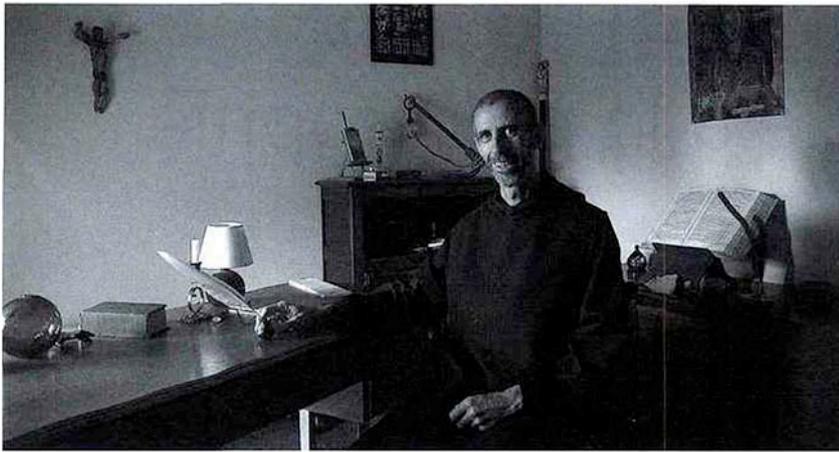
On peut aussi par le roman, comme le note justement Angelier, se livrer à une « fictionnalisation des vérités théologiques » et exercer sa « volonté de mettre en crise les usages sociaux de la langue ».

ÉTINCELLES

« Un catholicisme spéculatif ne peut me suffire », affirmait Leon Bloy. Cette intellectualisation de la foi n'est pas repoussée par tous les auteurs qui écrivent à partir de la même source. Un exemple contemporain nous est donné par un moine bénédictin de l'abbaye de Liguge, le frère François Cassingena-Trevedy. Il est l'auteur, déjà reconnu et salué, de plusieurs ouvrages de théologie, notamment en matière de liturgie. Mais il y a un autre versant de son œuvre plus proprement,



Pascal Quignard (Ph. E. di Sabbia)



Frère François Cassingena Trevedy (Ph. DR)

plus résolument littéraire. C'est ce qu'il nomme les *Étincelles*, dont un quatrième volume paraît aujourd'hui. Il s'agit de breves notations ou méditations, de quelques lignes à une page, consignées dans un ordre non aléatoire mais pas non plus rigide. Poèmes en prose plus qu'aphorismes, ces fragments sont écrits avec la plus extrême attention au style, au souffle et à l'harmonie des phrases. Chacun de ces quatre ensembles est introduit par une préface importante, méthodologique en quelque sorte, dans laquelle l'auteur examine son projet, s'examine lui-même composant ces fragments, et aussi l'entour spirituel contemporain à qui ces recueils sont destinés. Explicitement ou non, la question qui se trouve ainsi posée – et aussi en maintes pages des volumes – est bien celle du rapport entre esthétique littéraire et visée édifiante – au bon sens, non péjoratif, de ce mot.

Les *Étincelles* n'ambitionnent pas de former monument ou cathédrale. Le mot lui-même interdit cet orgueil, même si l'humilité, en cette matière, est difficile à circonscrire. L'auteur parle bien de sa « quote-part à la fourniture du luminaire du siècle », mais ajoute « lequel est une œuvre commune ». Ce qui rejoint très exactement ce que Peguy nommait admirablement « l'opération commune du lisant et du lu ». Finalement, ces pages sont comme les pièces disparates, mais du même métal, d'un échafaudage dont l'évidente vocation est de monter.

Je cite ici quelques phrases des précédentes préfaces dessinant une sorte d'art poétique inséré, moule dans l'ordre spirituel qui lui donne sens et horizon. « Les étincelles n'ont besoin d'aucun bruit, elles trouveront leurs destinataires toutes seules. » (I) « Les étincelles préfacent la civilisation de la douceur, la seule par laquelle, s'il en est temps encore, nous puissions nous dresser calmement de toute notre hauteur d'homme. » (II) « Les étincelles tracent le filigrane et collationnent le matériau » d'un « nouveau *Genie du christianisme* [] à

écrire » (III). La préface du présent volume développe et précise les données de cet art poétique, inséparable de l'horizon dont je parlais. Je détache à nouveau quelques mots : « C'est un vrai métier que de passer du penser vague à la pensée précise, du vouloir dire au bien dit, de l'informer à ce nombre musical qui réclame d'infuser dans la matière des mots. » « L'écriture est chose sérieuse, et aérée, et rare. » Et ce paradoxe qu'il aurait fallu chercher à dépasser : « Seules importent les étincelles, tout le reste est littérature. »

MÉDIATION ESTHÉTIQUE

Ce que montre, et même démontre François Cassingena, c'est la force et la nécessité, « à cette heure fort avancée de l'humanité », de ce qu'il nomme la « médiation esthétique ». Comprise au sens le plus ample, le moins circonstanciel, c'est elle qui permet à la beauté, par l'entremise de l'artiste, de l'écrivain, de « faire signes ». Entendez bien ce pluriel qui ouvre le champ multiple de la création humaine. Pour être à la hauteur de son objet, l'acte créateur exige une éthique. Frère François l'exprime ainsi : « Qu'il s'agisse de la matière à penser ou du langage qui l'exprime, l'artiste, sans plus de concession au verbiage de la vie qu'au sien propre, ne se permet rien qui ne soit de première nécessité. émondant l'inutile, il obtient l'étincelle. » Deux « verbiages » à écarter donc – le « sien propre » n'étant pas le moins bruyant.

Bloy vituperait, en termes choisis, pesés. Appuyées sur une rhétorique bien maîtrisée et assumée de l'*exageration*, sa colère et sa douleur chrétiennes se faisaient littérature de résistance, d'utopique conquête dans une croisade introuvable. Une esthétique de combat se déployait déroulant, comme l'Histoire mais à partir de l'expérience d'un seul homme, « une trame d'éternité sous des yeux temporels et transitoires. » François

Cassingena, lui, prend la voie et la voix de la douceur pour tisser cette même « trame ». « L'élégance de la pensée » associée à l'extrême attention au veloute du style compose un poème sans fin dont le modèle est le plain-chant. Les catholiques parlent de la liturgie des heures. C'est en elle que frère François, dans la solitude et le silence de son inspiration rejoint la communauté de ses proches, de ses fidèles lecteurs.

COMMUNAUTÉ DE SOLITAIRES

De communauté et de silence. Pascal Quignard nous entretient dans un petit livre construit autour d'une conférence qu'il donna à Paris en octobre 2012 sur les Solitaires de Port-Royal. Le paradoxe, aux yeux de l'écrivain, il faut même dire l'oxymore, se trouve dans l'association de ces deux mots : « communauté de solitaires ». Cette « invention », l'auteur de *Vie secrète* la regarde avec admiration, mais du dehors, de l'autre côté de la clôture invisible qui enserme la foi chrétienne dans un périmètre historique, au milieu d'une foule d'autres hypothèses, païennes ou religieuses, transcendantales ou non. Sans entrer nullement dans les raisons mystiques, chrétiennes, des Solitaires de Port-Royal – pas d'auteur plus païen que lui – Quignard comprend, et même partage à un certain niveau, ce « singulier désir obstiné d'être seul » et le « plaisir fou à perdre tout avenir personnel dans une expérience imprévisible ». Il note ainsi une chose qui pourrait sembler anecdotique : les Solitaires « disaient "monsieur" à tout comme saint François disaient "frères" aux oiseaux [] Ils étudiaient. Ils ne tutoyaient ni Dieu, ni les enfants, ni les pauvres, ni les bêtes. » De même, lorsque Jacqueline, la sœur de Blaise Pascal, décida de se retirer à Port-Royal. C'était le 4 janvier 1652, raconte Gilberte, sa sœur, elle avait vingt-six ans et trois mois, et « quitta le monde » à l'aube, sans saluer son frère qui « est là, dans la chambre d'à côté », ni ses proches.

« Le fond de ce que j'écris est un unique étonnement. » Pascal Quignard, dans son intelligence extérieure mais aérée de pensées, comportements ou phénomènes ordinairement attachés à la sphère religieuse, sait admirablement en désigner à la fois l'étrangeté et l'évidence. Sa littérature, sollicitée fortement par ce qui est en train d'avoir lieu dans l'enclos dont je parlais, suit librement son propre chemin. Rigoureusement inspirée, elle accepte d'être prise au dépourvu, de s'en laisser conter par un mystère qui la dépasse. Un mystère que les mots écrits ne peuvent cesser de chercher à formuler. ■

Patrick Kechichian est critique littéraire et écrivain. Il a notamment publié Saint Paul, le génie du christianisme (Points « Sagesses ») et prépare un essai sur la critique littéraire.